

MÉMOIRES DE YVON FORGET

PAR SYLVIE LAFLEUR

SI TU VEUX SAVOIR OÙ TU VAS,
VA DONC VOIR D'OÙ TU VIENS...

***Si tu veux savoir où tu vas,
va donc voir d'où tu viens...***

Mémoires de Yvon Forget

par Sylvie Lafleur

୩୦୨



୩୦୩

Arbre généalogique

Génération	Noms	Lieux de résidence	Occupation
1 ^{ère}	Nicolas Forget dit Despatis Madeleine Martin	Alençon, France Repentigny Lachenaie	Coureur des bois Cultivateur
2 ^{ème}	Louis Forget Élisabeth Esthier	Lachenaie	Cultivateur
3 ^{ème}	Jacques Forget Marie-Anne Charbonneau	Lachenaie Saint-François	Cultivateur
4 ^{ème}	Jean-Charles Forget Marie-Madeleine Maillet	Saint-François	Cultivateur
5 ^{ème}	Joseph Forget Marie-Anne Nadon	Saint-François	Cultivateur
6 ^{ème}	Charles Forget Charlotte Hubon dit Tourville	Saint-François	Cultivateur
7 ^{ème}	Jean-Baptiste Forget Élisabeth Lachapelle dit Persillier	Saint-François	Cultivateur
8 ^{ème}	Dolcé Forget Denise Paquette	Saint-François	Cultivateur
9 ^{ème}	Raoul Forget Hélène Forget	Saint-François	Cultivateur
10 ^{ème}	Yvon Forget Mariette Godard	Saint-François	Cultivateur



Avant propos

J'ai eu une belle vie! Pas toujours facile, mais remplie de merveilleux souvenirs. J'ai eu la chance de voir grandir mes 7 enfants, qui, eux, m'ont donné 22 petits-enfants, qui à leur tour m'ont fait cadeau de 17 arrière-petits-enfants. Aujourd'hui à 92 ans, il est important pour moi de mettre par écrit mes souvenirs, ce que mes parents et mes grands-parents m'ont raconté de leurs vies. Je veux que mes enfants, mes petits-enfants et les générations à venir connaissent la vie d'autrefois, que ce soit en agriculture ou celle de tous les jours. Alors ce livre est dédié à tous ceux qui voudront bien le lire...

Yvon Forget

Mot de l'auteur

Au début, quand Yvon m'a demandé d'écrire ses mémoires, j'étais très réticente. J'aime beaucoup les livres mais, en écrire un, c'est comme on dit « une autre histoire ». Heureusement, mon ami l'internet était là pour m'aider à y voir un peu plus clair. Avec sa mémoire exceptionnelle et son don de raconteur, Yvon a su dévoiler, avec beaucoup d'émotion, cette histoire merveilleuse tissée par ses souvenirs.

C'est avec beaucoup de fierté que nous vous présentons ce livre. Lors de la lecture, gardez l'esprit ouvert, gardez l'esprit de famille car il s'agit de l'essence même du livre.

Je voudrais remercier ma fille Catherine pour son écoute, sa patience et son aide précieuse.

Merci monsieur Forget de m'avoir choisie pour cette aventure. Cela m'a permis de voir le côté obscur d'un livre.

Sylvie Lafleur

Table des matières

	Page
LES FORGET	1
Le début	1
Les pionniers	2
Les débuts de l'île Jésus	9
Les débuts de l'agriculture	10
MON HISTOIRE	12
La guerre 1939-1945	24
Mes débuts en politique	30
La famille et la Ferme Lavalloise	33
La vie à l'extérieur de la ferme	62
L'amour fait passer le temps et le temps fait passer l'amour	73
Une belle vie	78

Les Forget

Les Forget sont établis depuis plusieurs générations au Québec, spécialement à Saint-François-de-Sales à Laval. Débutons donc par un petit cours d'histoire pour retracer nos ancêtres. Leurs vies, leurs rêves et leurs misères.

Le début

Avec les quelques 7000 porteurs du nom, le patronyme Forget occupe le 206^e rang en importance au Québec. Contrairement aux apparences, le nom Forget n'a aucun lien avec une forge ou un forgeron. Il s'agit plutôt d'un nom de baptême, comme nous le démontre la commune de Saint-Forget, dans les Yvelines. Dérivé de Ferreolus ou Ferréol en français, il désignait plutôt un homme de fer. Le patronyme Forget est plutôt commun dans la région parisienne, la Loire-Atlantique et l'Orne.

Les pionniers

Plusieurs immigrants du nom de Forget viendront s'installer en Nouvelle-France. Cependant, avec les aléas du mariage, de la fécondité et de la survie des enfants, peu auront des descendants qui porteront le nom jusqu'à nos jours.

Prenons l'exemple de Jacques Forget (aussi appelé Jean) et Nicolas Forget dit Despatie (contraction de « des patis »; qui signifie « des pâturages » dans le Sud-Ouest de la France). Le « dit » ajouté après le patronyme pouvait référer à différentes choses, soit : au lieu d'origine, au nom de la mère ou du père, à une caractéristique physique, à un sobriquet, à un titre militaire, etc. Avec le temps, les générations opteront pour l'un ou l'autre des deux noms.





Nicolas Forget dit Despatie, ou Froget dit Despatie est né en 1620. Il est l'ancêtre des deux-tiers des Forget d'aujourd'hui et de la majorité des Despatie. Fils de Paul Forget et de Nicole Chevalier, Nicolas est originaire d'Alençon en Normandie. Son arrivée dans la colonie française remonte vers 1642, il est coureur des bois et trappeur.

Le jeudi 6 février 1653, il épouse Madeleine Martin, une des premières Canadiennes de naissance, âgée de seulement 13 ans et issue d'Abraham Martin (les plaines d'Abraham). La différence d'âge de 20 ans est justifiée dans une clause du contrat de

mariage. En raison d'un déséquilibre important entre les sexes lors de la formation de la colonie, les jeunes Canadiennes devaient être mariées dès la puberté...

Tout au long du mariage, le couple vivra avec Abraham Martin et Marguerite Langlais. En compensation du temps passé ainsi, Nicolas Forget recevra « la moitié de la terre non désertée » appartenant à son beau-père. Pour le mariage lui-même, le futur époux a droit à des vêtements, des ustensiles de ménage, et sans oublier la somme de 100 livres qui lui sera versée « sur demande après la consommation du mariage ».

Bien que son beau-père tente de le garder près de lui en lui offrant la moitié de sa terre, il est stipulé dans le contrat de mariage que Nicolas recevra dix arpents de terre située là où aujourd'hui s'étendent les plaines d'Abraham.

Toutefois, le jeune époux préfère le commerce des fourrures. Voilà pourquoi, le 6 août 1654, Nicolas Forget s'associe avec Pierre de Launay, à Québec. Une partie de « l'investissement » réalisé nous est connue :

« 20 grandes haches, 6 petites haches, 100 livres de plomb, 2 fusils, 6 douzaines de bacquets (chaudière, cuve) et 1 livre de peignes d'ivoire ». Il s'établit à Montréal, où il est aperçu régulièrement en train d'effectuer des achats ou de vendre des terres.

Il se livre au commerce des fourrures avec Médard Chouart Des Groseilliers, cofondateur de la Baie d'Hudson, et il habite sur le Mont-Royal où il obtient des concessions de terre. Il pratique dès lors des activités mixtes, telles que l'agriculture et le commerce des fourrures. Lors du recensement de 1667, Nicolas et sa famille habitent à Montréal. Ils sont en possession d'une bête à cornes et de 7 arpents de terre. Le 8 février 1669, Nicolas s'engage à payer au receveur des dîmes et marguillier de la paroisse Notre-Dame de Montréal, Jacques Lemoine, la dette de deux minots, soit l'équivalent de 1 pied cube de blé qu'il doit à la Fabrique. Le 20 juillet 1670, Nicolas, achète une terre de deux arpents, située dans la seigneurie de Contrecoeur.

Le 6 novembre de la même année, son épouse vend, pour 200 livres, une terre située dans la ville de Montréal au chirurgien Antoine Forestier pour payer, entre autres,

les 135 livres et 8 sols que Nicolas lui doit pour l'avoir soigné et mis sous médication pendant deux mois.

Le 31 octobre 1672, Nicolas Forget, cède 5 arpents de terre de la seigneurie de Contrecoeur, au Séminaire de Saint-Sulpice, seigneur et propriétaire de l'île de Montréal. En 1675, Nicolas et les membres de sa famille résident à Lachenaie. À cette époque, ils semblent être liés aux Hubou dit Deslongchamps, aux Levert, aux Labelle et aux Lafleur. À son décès, survenu le 6 avril 1680 à Répentigny, Nicolas Forget est consigné dans le registre de Répentigny, car le registre de la paroisse de Lachenaie ne débute qu'en 1681. Âgé de près de 60 ans, il sera inhumé sans avoir reçu la communion de viatique et le sacrement d'extrême-onction puisqu'il avait perdu la parole. Nicolas Forget dit Despatie aura eu 8 enfants, dont 7 garçons et une fille. Il est l'ancêtre de nombreux personnages importants établis un peu partout au Québec. Parmi ses descendants, plusieurs se sont distingués comme agriculteurs, hommes d'affaires et prêtres.

Les Forget sont engagés socialement. Bon nombre d'entre eux ont laissé leur marque dans notre société, tel que l'avocat Amédée-Emmanuel Forget qui fut lieutenant-gouverneur des Territoires du Nord-Ouest et ensuite de la Saskatchewan; Thérèse Forget-Casgrain qui a grandement contribué à l'avancement des droits de la femme au Québec et au Canada; les évêques Anastase Forget et Roger Despatie; Rodolphe Forget qui fut président de la Bourse de Montréal et député conservateur du comté de Charlevoix, en plus d'être l'un des premiers millionnaires canadiens-français. Rodolphe participe au développement de la région de Charlevoix où il possède une villa à Saint-Irénée, sur le site actuel du Domaine Forget. On lui doit le chemin de fer, l'usine de pâtes et papiers de Clermont et le premier Manoir Richelieu.

Autres Forget connus : André Forget, juge de la Cour supérieure du Québec, Charles, Étienne et Jean-Baptiste Forget, trois patriotes qui furent tués à Saint-Eustache le 14 décembre 1837 lors d'une bataille contre les troupes britanniques aidées de volontaires loyaux à la couronne. Paul-André Forget, le député libéral de Prévost qui fut producteur agricole et président du syndicat de base des

plaines de l'Union des producteurs agricoles. Enfin, Victor Forget, le député libéral qui représenta le comté de Saint-Michel à Ottawa; Alexandre Despatie, plongeur pour l'équipe canadienne et, sans oublier, le comédien Michel Forget qui joua l'inoubliable Mario Duquette dans l'émission *Du Tac au Tac*.



Les débuts de l'île Jésus

Les Jésuites se voient attribuer l'île en 1636 et en sont les premiers propriétaires. N'ayant pas le désir de l'exploiter, ils la perdent au profit de François Berthelot, conseiller du roi, en 1672. Berthelot l'échange en 1675 à Monseigneur de Laval qui l'offrira à son tour en don au Séminaire de Québec en 1680.

Le Séminaire est le quatrième propriétaire, mais aussi le premier réel seigneur de l'île. Sous la supervision du Séminaire, une première paroisse est créée en 1721, Saint-François-de-Sales. Puis apparaissent Sainte-Rose-de-Lima en 1740, Saint-Vincent-de-Paul en 1743, Saint-Martin en 1772 et Sainte-Dorothée en 1869. Ces cinq paroisses allaient elles-mêmes être divisées, pour créer de nouvelles municipalités : Pont-Viau, Duvernay, Laval-des-Rapides, Auteuil, Fabreville, Laval-sur-le-Lac, Saint-Elzéar (Vimont), l'Abbord-à-Plouffe, Renaud et village Plage-Laval (Laval-Ouest).

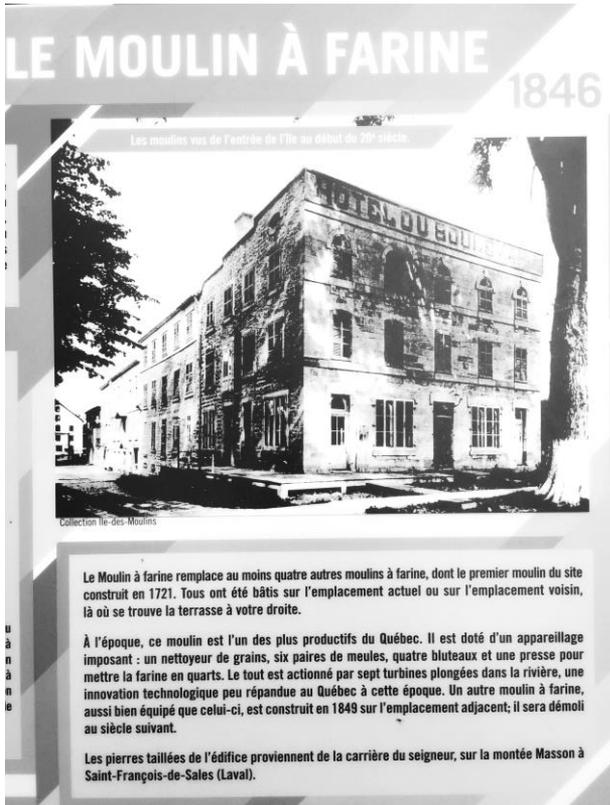
C'est Jean-Baptiste Forget et Jeanne Beaudoin, fils de Nicolas Forget et de Madeleine Martin qui sont les premiers Forget à s'établir sur l'île Jésus vers 1700.

Les débuts de l'agriculture

C'était le seigneur de Saint-François qui attribuait les lots de terre à ses sujets. Il tirait une redevance de chaque terre qu'il donnait puisqu'il avait des droits seigneuriaux. Pour les habitants de la seigneurie, le grain cultivé devait obligatoirement être moulu au moulin du seigneur qui se trouvait, dans ce cas-ci, à l'île de Terrebonne. Une fois le blé transformé en farine, les habitants devaient laisser le 1/14 de leur part pour le seigneur. Il s'agissait à l'époque d'une forme de taxation. La taxe ou les droits seigneuriaux ont été abolis en 1854.

Le meunier avait pour obligation de moudre le grain d'un habitant dans un délai de 48 heures. Si l'échéance n'était pas respectée, l'habitant pouvait aller dans un autre moulin et, d'une certaine façon, payer la taxe ailleurs! Le meunier devait donc travailler sans relâche tant qu'il y avait du grain à moudre. Il n'était pas rare de le voir somnoler après plusieurs heures et mêmes journées consécutives de labeur. Une chanson nous rappelle cette pratique, « *Meunier, tu dors, ton moulin va trop vite...* ».

La profession de meunier demandait beaucoup d'efforts. Le travail se déroulait dans un endroit clos avec de la poussière de farine en suspension dans l'air. Il n'était pas rare que le meunier ait les yeux rouges et irrités. La poussière sur les poumons, ce qui provoquait des quintes de toux creuses chez ce dernier. De plus, des accidents mortels pouvaient survenir dans un moulin. Dès lors, on qualifiait ce lieu de « moulin rouge ».



Moulin à farine, Île des Moulins

Mon histoire

L'année 1927 marque non seulement la traversée de l'Atlantique de Charles Lindbergh à bord de son avion monoplane, le Spirit of Saint-Louis, en 33 heures 30 minutes, mais aussi la naissance de plusieurs personnalités connues de l'époque. Je pense entre autres aux chanteurs Harry Belafonte et Gilbert Bécaud, à l'un des auteurs des bandes dessinées d'Astérix, Albert Huderso, et à l'actrice Gina Lollobrigida. Néanmoins, l'événement le plus marquant de tous reste mon arrivée dans ce monde en ce 21 juillet. Voici mon histoire.



Mon père, Raoul Forget



Ma mère, Hélène Forget

Fils de Raoul Forget et d'Hélène Forget, je suis né à Saint-François-de-Sales. Eh oui! Deux Forget, mais pas de la même lignée. Je suis le plus vieux d'une famille de 6 enfants. Parmi mes frères et sœurs, il y avait Georges, qui est décédé à l'âge de 18 mois ébouillanté par de l'huile chaude, Georges 2^e du nom, Claire, Rita et Réjeanne. Je suis de la 10^e génération des Forget depuis Nicolas et la 7^e génération sur la ferme lavalloise d'aujourd'hui.



*Mon père, ma mère, mes sœurs Claire, Rita, Réjeanne
et mon frère Georges*

J'étais un enfant assez turbulent. À l'âge de 5 ans, je me suis brisé le bras droit en tombant de la galerie en avant de la maison; c'est mon chien qui m'a fait tomber. Mon père m'avait conduit chez un ramancheur

nommé Boily qui avait recommandé de me frotter le bras avec du beurre salé. Comme ça n'a pas fonctionné et que mon bras a repris tout croche, on a dû aller chez le médecin qui, par la suite, nous a envoyés à l'Hôpital général de Montréal. Il était trop tard pour redresser mon bras, ils ont dû le briser de nouveau, mais sans succès, je suis donc resté le bras croche toute ma vie!

Lors de mon séjour à l'hôpital, j'étais soigné par des religieuses anglophones. Comme je ne comprenais pas grand-chose, c'est de là que vient ma peur des religieuses.



Moi, mon frère Georges et ma sœur Claire

En 1933, à l'âge de 6 ans, je commençais l'école primaire. Les maternelles n'existaient pas dans ce temps-là. Les enseignantes dans les écoles étaient des sœurs. Vous devinerez que je ne voulais rien savoir de l'école à cause de ma peur des religieuses. Mon père Raoul, qui était commissaire d'école à l'époque, avait discrètement mis en place un stratagème avec les sœurs pour que ce soit la cuisinière, sœur Marie Rita, qui m'accueille à l'école. Comme j'ai toujours aimé manger, c'est elle qui m'a amadoué. Pour passer le temps je faisais du ménage avec elle. Quand elle cirait les planchers, elle me donnait des bas de laine pour finir le polissage. Un jour que je cirais le plancher de la petite chapelle, j'ai



cru voir la sainte Vierge Marie, toute de blanc vêtue. Elle était d'une beauté éblouissante.

Encore aujourd'hui, je suis persuadé de l'avoir vue, même si personne ne m'a cru et ne me croit toujours pas!

Avec ma sœur Claire

Au bout de deux semaines, je suis enfin allé en classe. C'était sœur Marie Cuthbert qui a été ma première professeure. Les enfants de la classe m'avaient vu faire des crises et pleurer pour ne pas aller à l'école. Ils m'ont surnommé *La petite chanson*. Un surnom que j'ai tellement détesté!

Un peu plus d'un an après mes débuts à l'école, j'étais curieux de voir ce qu'il y avait en-dessous des coiffes de sœurs. Un matin après la récréation, j'ai tiré d'un coup sec sur l'arrière du voile d'une sœur et la coiffe a suivi. À ma grande surprise, elle avait la tête complètement rasée. Je peux vous dire que j'en ai fait de la copie cette journée-là!



Petite école St-François

J'ai fait des études jusqu'en 9^e année à la même école, soit Saint-François-de-Sales sur le boulevard des Mille-Îles, juste avant la voie ferrée. Il y avait une feuille d'érable sur le devant de l'école à l'époque. Cette feuille était la mienne. Je l'avais gardée dans un livre et une sœur l'a remise au contracteur pour la mettre dans le ciment sur la devanture de l'école. Par la suite, l'édifice est devenu la Commission scolaire de Ville Saint-François. Aujourd'hui, ce sont des condos qui sont dans la bâtisse, il ne reste que la plaque de la commission scolaire.

Malheureusement, j'ai dû quitter l'école et abandonner mon rêve de devenir agronome suite à la maladie de mon père qui avait toujours mal à la gorge. Plus tard, nous avons découvert que c'était à cause de ses dents. Il faisait du *piori*, ou mieux connu sous le nom de parodontite. Il était en train de s'empoisonner tellement il avait du pus dans la bouche. Pour le soulager, le médecin lui a arraché toutes les dents de la bouche, à froid, pour arrêter l'infection. C'était une vraie boucherie.

Quand mon père a retrouvé la santé, je suis retourné à l'École des métiers de Montréal pour apprendre la menuiserie; un métier qui m'a été très utile sur la ferme par la suite.



Traite des vaches

D'aussi loin que je me souviens, on a toujours eu des vaches. J'avais 5 ou 6 ans que je tirais les vaches à la main. On en avait dix. En 1930, ce qui était payant, c'était de vendre notre lait à Montréal. Pour y arriver, il fallait avoir des clients qui habitaient sur cette île. Mon père, Raoul, avait acheté deux maisons qu'il louait sur la rue Henri-Julien à Montréal.

Dans leurs baux, il était stipulé que les locataires devaient acheter du lait d'une laiterie où mon père vendait son lait. On travaillait fort. Le lait était transporté par camion à Montréal. La glace sur la rivière était utilisée pour conserver le lait. Des chevaux montaient la glace de la rivière, pour que nous puissions ensuite la mettre dans le camion avec le lait. Voilà comment nous sommes devenus producteurs laitiers.



Premier camion à lait (Charbonneau 1965)

Pour nous détendre après de dures journées de labeur, mon oncle Josepha avait acheté une radio à cristal aussi appelée poste à galène. Je me souviens de la première fois que j'ai écouté la radio en 1935. La musique

dans mes oreilles, c'était tellement beau. Après la traite des vaches, on récitait le chapelet et on écoutait ensuite le programme populaire de l'époque, *Nazaire et Barnabé*.



*Avec mon cheval
« Tenfant »,
juillet 1949*

Je ne peux pas vous parler de ma famille sans mentionner ma grand-mère, Denise.

Elle hébergeait souvent des quêteux. Elle pouvait en héberger jusqu'à trois à la fois. Elle les couchait en rang dans la cuisine. S'ils n'étaient pas gentils, ma grand-mère les sortait à coups de balai. Il va sans dire que c'était une femme courageuse. Elle n'avait pas du tout peur d'eux! Pour nous les enfants, certains d'entre eux nous faisaient peur; surtout Baptiste Arbour avec sa barbe longue et grosse, et le bâton qu'il traînait toujours. Les quêteux étaient la meilleure façon d'avoir des nouvelles des autres villages et des rangs de campagne plus éloignés. Ils nous racontaient aussi des

histoires à eux, vraies ou fausses, personne ne pouvait le savoir. Leurs histoires leur donnaient droit à un bon repas. Pas d'histoires, pas de repas.

Non seulement ma grand-mère était une femme généreuse, elle était aussi pieuse. Elle croyait beaucoup à la Sainte Vierge. D'ailleurs, elle citait trois *Je vous salue Marie* par jour. Un après-midi, elle a demandé à mon père de la lever de son lit et de l'asseoir devant la fenêtre de la cuisine pour voir la glace sur la rivière partir une dernière fois. Elle avait toujours dit qu'elle voulait mourir un samedi. Elle est morte à 84 ans un samedi d'avril en après-midi. Depuis cet événement, j'ai toujours eu confiance en la Vierge Marie.

Mon grand-père Dolcé, quant à lui, est décédé en 1934 à l'âge de 71 ans dans la maison où je vis présentement. Dans le temps, on achetait des chevaux pour transporter le fumier et le bois. Les chevaux venaient des chantiers de l'Ouest canadien; c'est les maquignons (marchands de chevaux) qui les descendaient. Les chevaux n'étaient pas ferrés. Un beau jour, mon oncle Josepha est allé chez le forgeron Bélisle à

Terrebonne. D'ailleurs, la maison est toujours là dans le vieux Terrebonne.



Grand-père Dolcé, debout à l'arrière

Le forgeron n'était pas capable de ferrer le cheval alors, mon grand-père Dolcé a dit à mon oncle qu'il allait s'en occuper lui-même. Quand Dolcé est revenu de Terrebonne, il s'est assis au pied de l'arbre qu'on avait en avant de la maison pour se reposer. Il était

épuisé, il est mort quelque temps après d'une phlébite.



Maison paternelle – fin des années 20



Maison paternelle aujourd'hui

La guerre 1939-1945

Quand la guerre a fini, j'avais 16 ans. Les agriculteurs ne partaient pas pour la guerre les premiers, car ils devaient cultiver la terre pour nourrir le peuple. Moi, j'étais handicapé à cause de mon bras croche, il n'était pas question pour moi de faire la guerre. J'ai des amis qui se sont cachés de la RCMP (Royal Canadian Mounted Police ou Gendarmerie royale du Canada), dont les Paquette et les Charbonneau qui étaient de grosses familles avec beaucoup de garçons.

Pour se cacher, les Charbonneau se couchaient dans le grenier de la maison qui était fait en pignon. Quant aux Paquette, ils se couchaient dans le sous-sol de l'église, car ils savaient que la RCMP n'entrait pas voir dans l'église. Ils ont réussi à éviter d'être enrôlés dans l'armée. Mon locataire, Jean-Louis Larin, était allé à la guerre, lui. Quand il est revenu, il n'a jamais voulu en parler.



Battage des foins à la ferme

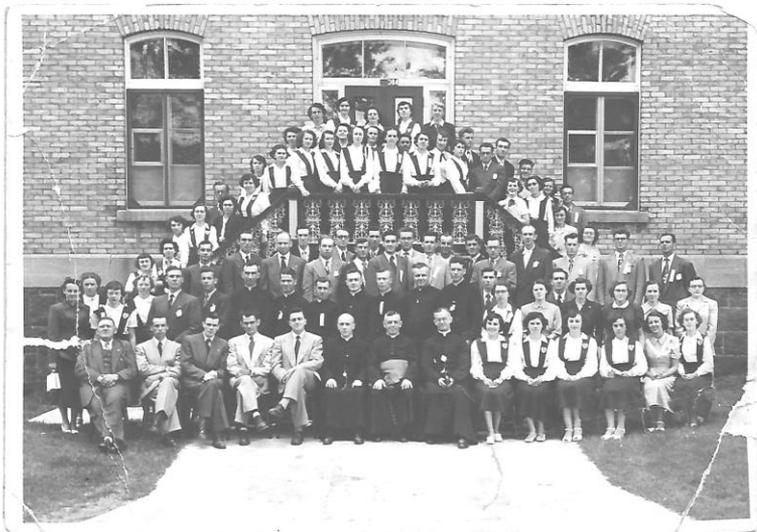


Rack pour les foins

Puisqu'on était très rationné pendant la guerre, mon père s'occupait de la ferme, alors que je travaillais sur les chantiers de construction avec les contracteurs, Bruno Laurin et Édouard Dion pour gagner un peu plus d'argent. C'est aussi dans ces années que j'ai commencé à sortir avec des filles. Nos rencontres avaient lieu dans les salles de danse qui se trouvaient la plupart du temps dans les salles paroissiales.



Moi à 20 ans



Jeunesse agricole catholique avec l'abbé Racicot

À cette même époque, je suis entré dans des mouvements de l'Action catholique appelés la Jeunesse agricole chrétienne (JAC), crée en novembre 1929 par de jeunes agriculteurs et des prêtres, et la Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC) fondée en 1924 par Joseph Cardijn de la Belgique.



Jeunesse agricole catholique

Je suis même devenu « président diocésain » de Montréal. J'étais sous les ordres de Léo Vigneault et du cardinal Léger. La formation était donnée par l'aumônier du diocèse, l'abbé Racicot à Montréal et à Pointe-aux-Anglais, qui est maintenant appelé Oka. L'abbé Racicot était un prêtre pour lequel j'avais une grande admiration et qui m'a appris beaucoup sur la mentalité des jeunes.



Rencontre Jeunesse agricole, Pointe aux Anglais





Nous faisons beaucoup de soirées autour des tables de cuisine avec des groupes de jeunes agriculteurs pour leur apprendre à aimer la terre et d'être capable de vivre de leur revenu modeste. C'est comme ça que j'ai appris à parler en public, à être sociable avec le monde et à écouter ce qu'il avait à raconter. C'est ce qui m'a amené à faire de la politique municipale.



Mariette et moi à un pique-nique de la Jeunesse agricole

Mes débuts en politique

À mes 21 ans, j'ai été nommé inspecteur des bâtiments à Saint-François-de-Sales. Des promoteurs achetaient des terres et les subdivisaient en lots qui n'étaient pas conformes aux règlements municipaux pour la construction. Ils étaient trop petits. Les gens les achetaient pour bâtir leurs maisons et moi j'étais obligé d'arrêter la construction et de les faire démolir. Je ne me faisais pas beaucoup d'amis à ce moment-là! J'ai par la suite donné ma démission, n'ayant pas été supporté par le conseil de la ville. Il va sans dire que la corruption était de mise. Plus tard, je suis devenu conseiller municipal de la ville de Saint-François, j'avais 22 ans. J'ai été nommé par le gouvernement suivant la démission du conseil de ville concernant des pots-de-vin qu'ils avaient reçus d'un contracteur.



Conseil de ville St-François – 1962

J'ai siégé au conseil municipal avec Henri Godard, le père de celle qui allait devenir ma femme, Mariette Godard, d'une famille d'agriculteurs composée de 9 enfants. Je fus défait lors des élections suivantes. Mais, un homme battu n'est pas un homme mort. Puisque j'avais l'impression de ne pas être suffisamment instruit pour devenir maire, j'ai demandé à Marcel Villeneuve si lui pouvait le faire. Notre équipe fut gagnante. Il est devenu maire de Saint-François-de-Sales. Quant à moi, je suis devenu échevin jusqu'à la fusion de Ville de Laval, soit le 6 août 1965.

Je n'étais pas le seul politicien de la famille, mon père Raoul avait également été dans le conseil municipal sous un autre maire. À chaque génération ses problèmes! Celui de mon père concernait l'eau.

L'eau potable arrivait de Terrebonne. Un petit tuyau à côté de la voie ferrée permettait à l'eau de descendre par gravité. Aucun besoin de vous préciser qu'on n'avait pas beaucoup de pression.

MERCREDI 25 JANVIER 1933

A S.-François de Sales programme était
serait difficile
demande



Aux récentes élections municipales à Saint-François de Sales, les candidats suivants ont été élus. De gauche à droite : M. ANATOLE GASCON, maire ; M. RAOUL FOGGET, conseiller ; en bas, SIM. TENEST OUMET et LEONIDAS CHARTRAND, conseillers.

Raoul, mon père (en haut à droite), élection municipale 1933



Hélène, ma mère

L'hiver l'eau gelait, ma mère allait alors chercher de l'eau à l'église pour faire boire les vaches. C'était très dur et épuisant. L'eau était un gros problème.

Il y avait de plus en plus de maisons qui se construisaient et le système ne suffisait plus. L'eau se faisait rare.

La famille et la Ferme Lavalloise

Mon grand-père Dolcé avait un frère du nom de Joseph. Leur père, Jean-Baptiste, leur a donné chacun un lot de plus ou moins 110 arpents, soit les lots 60 et 61. À sa mort, Joseph a légué son lot à son frère Dolcé. C'est sur ces deux lots qu'est située la Ferme Lavalloise de nos jours. Mon père m'a vendu la ferme en 1955 pour 10 000 \$; on avait 40 vaches. Dans le contrat, j'avais l'obligation de m'occuper de lui et de ma mère jusqu'à la fin de leurs jours; les loger, les nourrir et les soigner.



Mes parents

Entre-temps, en 1948, j'ai rencontré Mariette. Elle était la blonde de mon meilleur ami, Antoine Gascon. Il m'avait demandé de l'accompagner dans un mariage, c'est comme ça que notre histoire a commencé. Malgré tout, Antoine est resté mon meilleur chum. Au début, mes parents n'étaient pas d'accord que je fréquente une fille du bout d'en haut. Nous, nous étions du bout d'en bas. C'était comme une guerre de paroisses. Les gens du bout d'en haut étaient plus riches que ceux d'en bas. On n'était pas de la même classe sociale. Même dans l'église, la différence était présente. On ne s'assoit pas du même côté!



Première communion de Mariette

Nos fréquentations ont duré quatre ans. C'était de longues fréquentations à l'époque et madame Godard a dit à Mariette que si je ne me décidais pas pour le mariage, je ne pouvais plus la fréquenter. Nous avons donc décidé de nous marier le 15 novembre 1952.



Nos fiançailles

Le beau temps était avec nous, c'était une journée exceptionnellement douce et chaude, telle une vraie journée de printemps. Pour notre voyage de noces, nous avons décidé d'aller en Abitibi. Le premier soir, on est arrêté à l'hôtel l'Estérel dans les Laurentides pour enfin atteindre Mont-Laurier en pleine tempête de neige. On est resté deux jours et on est revenu.



Notre mariage – 15 novembre 1952



J'avais préparé le logement en haut de la maison familiale au 7460A sur le boulevard des Mille-Îles. Nous y avons vécu pendant deux ans. Par la suite, nous avons bâti notre maison au 7450 boulevard des Mille-Îles à côté de la maison paternelle.



Mariette – Jeunesse agricole catholique



Moi en 1949

Avant notre mariage, j'avais loué une terre. Malgré la tempête de neige dans les Laurentides, le beau temps était toujours au rendez-vous même si on était quand même vers la fin du mois de novembre, j'ai eu le temps de la labourer au complet et de bâtir le chalet qui se trouve toujours à côté de la laiterie de la ferme de mon fils Alain et de couvrir de bardeau le toit la veille de Noël. Après tout, il ne fallait pas manquer la messe de minuit!

Dans le temps, il y avait trois messes, ça durait près de deux heures et demie, et l'église vendait les bancs aux paroissiens. Mon père avait un grand banc dans le jubé d'en haut. Si on arrivait et qu'il y avait quelqu'un à notre place, mon père le prenait par le collet et l'enlevait du banc.



Raoul, mon père

L'église dans le temps faisait beaucoup plus de profits que de nos jours. Selon les registres de 1950, les grands bancs étaient vendus 12 \$ pour l'année, tandis que les bancs à deux places étaient 3,50 \$. Les registres de 1908 nous disent que les frais d'entretien d'un terrain au cimetière 14' x 14' était de 2 \$ par année et que célébrer une messe coûtait 2,75 \$ pour des funérailles et 2,50 \$ pour un mariage. C'est en 1960 que les frais de location de bancs ont été abolis.

Aujourd'hui, le prix pour des funérailles est de 425 \$ avec chant et de 450 \$ pour un mariage avec chant aussi.

Un an plus tard, en novembre 1953 naissait notre premier garçon. Par la suite, nous avons eu 7 autres garçons et 1 fille. Il faut dire que c'est moi qui voulais avoir une fille. Malheureusement, nous avons perdu deux garçons. Un est mort à la naissance et l'autre, Ronald, est mort accidentellement écrasé par le camion à lait dans la cour de la ferme en 1956. Il avait 18 mois. Ce fut terrible!

Ronald voulait venir avec moi à l'étable, mais je ne pouvais pas m'en occuper. Il pleurait de l'autre côté de la clôture. Comme ma mère allait donner les pelures de patates au taureau, elle est venue le chercher pour l'emmener avec elle à l'étable. Elle est revenue par la suite reconduire Ronald dans la cour, mais elle a mal fermé la clôture. Ronald est ressorti de la cour pour aller jouer dans le sable près de la laiterie. Le camion à lait est arrivé pour prendre le lait dans la laiterie. Le conducteur n'a jamais vu Ronald accroupi qui jouait dans le sable avec son sceau et sa pelle. Il ne s'est même pas aperçu

qu'il avait écrasé un enfant, il n'a pas descendu de son camion et est reparti comme d'habitude.

C'est mon oncle Josepha qui m'a appris l'accident. Quand je suis arrivé, Mariette avait Ronald dans ses bras, il était mort. Le camion lui avait passé sur la tête. Le plus terrible fut d'enlever Ronald des bras de ma femme. C'était épouvantable. Pour les funérailles, Mariette voulait revoir une dernière fois le visage du p'tit. Nous lui avons fait faire un visage de cire pour l'exposer. Il a été exposé dans le salon familial.

Lors d'un accident comme ça, il y a enquête du coroner. Au bout d'un an, nous nous sommes retrouvés en cour. On devait revivre encore une fois l'accident. Ce n'était pas humain! Les avocats de la cour étaient ignobles et sans cœur. J'étais tellement furieux qu'ils m'ont sorti de la cour puisque je les menaçais de mort et je crois qu'à ce moment-là, j'aurais vraiment exécuté ma menace! Mariette, ma mère et moi-même étions à l'envers de revivre l'accident une fois de plus. Quant au chauffeur, il est venu pour s'excuser et me parler, mais je n'étais pas

capable d'en parler. Je ne lui en voulais pas, ce n'était pas sa faute. Il est mort l'année suivante de l'accident. Finalement, ça s'est terminé par un arrangement hors cour. Le montant versé a été de 5 000 \$, soit le prix du petit visage de cire.

Le destin est parfois cruel. Quelques années plus tard en 1968, j'ai moi-même écrasé mon fils Benoit avec le devant du tracteur International 434. Il était sans connaissance, il ne bougeait plus. On était certain qu'il était mort. Le médecin est venu l'examiner, mais il n'a rien trouvé! Il nous a dit d'attendre et de voir comment le petit allait réagir à son réveil. Heureusement, il est simplement revenu à lui, comme si de rien n'était. Il n'avait vraiment rien et n'a eu aucune séquelle.

À la fin des années 50, mon frère Georges et moi, on cultivait environ 500 arpents de terre. C'est le début de la spéculation sur les terres. Notre père, Raoul, nous apprend un beau matin qu'une terre qui lui appartient vaut 1 500 \$ l'arpent. C'était une somme énorme pour l'époque. Les temps sont durs pour l'agriculture. La tentation était grande de tout abandonner

comme plusieurs voisins l'avaient déjà fait. J'ai moi-même pensé acheter une terre ailleurs et transférer les vaches et garder juste 10 arpents de mes terres à Saint-François pour bâtir des maisons. Pourquoi ne l'ai-je pas fait? Eh bien, il n'était pas question d'abandonner le bien patrimonial! J'ai rapidement compris que ces spéculateurs n'ont fait que prendre les terres des agriculteurs. Ils ne respectaient pas leurs engagements et ne payaient pas les intérêts ni les taxes. Mon frère Georges et moi avons réussi à récupérer la terre que mon père avait vendue et à louer des terres que les spéculateurs avaient achetées. Par la suite, j'ai acheté le lot 54, la terre de ma voisine Thérèse Paquette, d'un groupe de sept Juifs allemands de Montréal.

À l'époque, j'étais sur le conseil municipal et je me disais que ce qui se passait n'avait aucun bon sens. Ils étaient en train de nous détruire, nous les agriculteurs. André Forget, mon cousin, n'arrêtait pas de me dire que c'était fini l'agriculture à Saint-François. Je ne pouvais pas y croire! Il fallait trouver une façon de se protéger. Un dénommé Beudet habitait un des petits chalets et il était avocat. Je suis allé le voir pour lui parler de la

.....

situation. Par chance, il m'a dit qu'il pouvait nous aider. Il a préparé les papiers avec nos demandes qui comprenaient notamment aucune augmentation de taxes, une évaluation des terrains et la protection agricole. Il avait besoin de 1 000 \$ pour partir. Une somme énorme pour l'époque!

J'ai fait du porte-à-porte pour récolter l'argent. À coup de 1 \$ et de 2 \$, je n'étais pas certain d'y arriver. Toutefois, un vieux garçon et cultivateur dans l'ouest de Saint-François dénommé Hogues m'a donné un bon coup de main. C'était un bon monsieur, il m'a dit : « continue ta collecte et s'il te manque de l'argent, viens me voir, je vais te donner la différence », et c'est ce que j'ai fait! Un soir, pour obtenir le 200 \$ manquant, je me suis rendu chez lui. Il m'a dit « pas de problème » et il est allé vers le foyer de la cheminée. Il a monté sur une chaise. Caché derrière une porte au-dessus du foyer se trouvait une petite boîte qui contenait les 200 \$ manquants. On avait notre argent pour faire entendre notre cause au gouvernement.

Mon cousin André Forget, d'autres cultivateurs et moi sommes allés avec l'avocat Beaudet à Québec en train. Nous

avons rencontré Maurice Duplessis, chef de l'Union nationale et premier ministre, un peu avant le dîner, pour lui faire part de nos demandes. Il ne parlait pas beaucoup, regardait ailleurs, il ne semblait pas intéressé. Je croyais notre cause perdue et puis, d'un coup de poing sur son bureau, il s'est exclamé « accordé » et dans le même élan, il nous a invités à partager un petit lunch avec lui. Nous étions de retour chez nous pour le souper. Notre réussite a permis d'établir les bases sur lesquelles repose la *Loi sur la protection du territoire et des activités agricoles* d'aujourd'hui.

Petite anecdote sur l'Union nationale, dans le temps lors des élections, pour se rendre plus populaire, l'Union nationale faisait des « tapis » pour les routes. Du gravier était étendu, suivi d'une couche de goudron et encore du gravier. Les voitures roulaient sur le « tapis » et le goudron sortait et devenait comme de l'asphalte. J'avais tapissé ma cour comme ça et je disais que cela avait été payé par l'Union nationale, tout le monde y croyait. Nous qui étions une famille fervente du parti Libéral.

C'est bien beau la politique, mais la roue continuait de tourner à la ferme. On achetait les vaches d'un commerçant, un dénommé Pensky. Il était de Sainte-Thérèse. Quand j'avais besoin de vaches, il faisait la livraison à la ferme. Il livrait des vaches qui étaient prêtes à donner du lait et il repartait avec les vaches dont je n'avais plus besoin. Il prenait les vaches partout au Canada. Dans le temps de la brucellose, il changeait l'identification des vaches.

Le gouvernement fédéral est débarqué chez nous pour prendre des échantillons. La première fois, aucune vache n'était malade. Entre-temps, j'avais acheté trois autres vaches chez Pensky, deux d'entre elles sont tombées malades et sont mortes rapidement. Les inspecteurs du fédéral sont revenus pour prendre d'autres échantillons. Un des inspecteurs m'a dit que je devais arrêter d'acheter chez Pensky, puisqu'il jouait trop avec les identifications des vaches et que c'était très risqué pour nous. C'est à ce moment, au début des années 60, que nous avons décidé de faire de l'élevage.

Quelques années plus tard, en novembre 1967, j'ai eu un terrible accident à la ferme. Ce matin-là, Mariette voulait aller acheter les cadeaux de Noël des enfants sur la rue Saint-Hubert à Montréal. Elle prévoyait partir vers 11h. Ça me donnait assez de temps pour aller tondre mon très beau et très gros taureau de 3000 livres. À cette époque, il y avait une ferme à l'intérieur du pénitencier. C'est là que nous sommes allés le chercher alors qu'il n'était encore qu'un veau. Dans le temps, on allait en soumission et quand on gagnait, on allait chercher le veau. C'était un pur-sang, tout blanc avec juste le bout des oreilles noir. J'adorais mon taureau. On lui avait fait un gros parc dehors pour qu'il prenne du soleil, puisqu'un taureau sans soleil devient stérile. J'avais même acheté une machine pour lui faire des pousses de germes de blé, comme ceux que les gens mangent aujourd'hui.

La veille au soir, j'étais allé le chercher dans son parc dehors pour le rentrer dans l'étable. Je l'ai pris par l'anneau comme d'habitude et j'ai marché avec lui vers l'étable. Il a alors donné un gros coup de tête de côté, ce qui m'a projeté dans les airs avant de retomber sur le côté plus loin. Je me suis relevé et suis parti après lui pour le rattraper

et le rentrer dans sa stalle. Je n'ai jamais eu peur de mon taureau.

Alors, le lendemain, j'ai entrepris de tondre mon taureau. Après avoir fini de le tondre, j'ai pris la brosse pour lui enlever les poils et le nettoyer. Comme je terminais et que j'enlevais la brosse, BANG! Il m'a donné un gros coup et m'a brisé le bassin. Je me suis écroulé par terre et en tombant, il m'a donné un autre coup dans l'estomac. Être tombé un peu plus bas, il me tuait, car il m'aurait frappé à la tête! Je suis tombé sur le dos dans le dalot. Par chance, il n'avait pas de cornes. Il ruait et piaffait, mais il ne pouvait plus m'atteindre.

Miraculeusement, mon frère est entré dans l'étable pour me parler. Il a entendu le taureau râler après moi. Il a ouvert la porte, m'a agrippé par les aisselles et ma sortie de la stalle en me traînant jusqu'à sa voiture pour me transporter à la maison. Pendant ce temps, j'étouffais, car j'avais les côtes qui me rentraient dans les poumons. Mariette a téléphoné au docteur, il est arrivé dix minutes après. Je n'arrêtais pas de perdre connaissance et de revenir à moi. Le docteur a pris un drap qu'il a serré autour de moi

avec une ceinture à chevaux pour décoller les côtes de mes poumons pour me permettre de respirer. L'ambulance est finalement arrivée. On était en route pour l'hôpital du Sacré-Cœur en roulant comme des fous! Quand je reprenais connaissance, je leur disais de rouler moins vite, car ils allaient me tuer! Une heure s'est écoulée entre le moment de mon accident et mon arrivée à l'hôpital.

Je suis resté trois mois à l'hôpital. On me donnait de la morphine pour la douleur; c'était la seule chose qui m'empêchait de souffrir. J'avais beaucoup maigri, je pesais 130 livres. Les garde-malades me disaient qu'il fallait que je mange pour prendre des forces en vue de la journée qu'ils me mettraient debout. Je suis resté étendu sur une planche de bois pendant cinquante jours. Je faisais beaucoup de cauchemars, je revivais l'accident. Au bout de dix jours, on m'a appris que le taureau avait été tué, mais mon calvaire était loin d'être terminé. Quand je suis sorti de l'hôpital, je devais aller en réadaptation. Mariette n'en pouvait plus de venir à l'hôpital. Elle devait s'occuper de la ferme, des six garçons et de notre fille encore bébé à ce moment-là.



Mariette et moi avec les 6 garçons et un neveu au lac

Elle a dit au docteur qu'elle allait s'occuper de ma réadaptation. Je suis rentré à la maison et j'ai réappris à marcher tranquillement avec une marchette. J'ai mis cinq ans à me remettre complètement de mon accident. Pendant ce temps, les vaches ne vèlaient pas. J'ai dû acheter pour 10 000 \$ de vaches. C'est dans ces années que l'insémination artificielle a fait ses débuts. On ne connaissait pas du tout cette technique. J'ai dû acheter un nouveau bœuf. Pendant ma convalescence, mon père a pris la relève de la terre. Il a travaillé tant qu'il a pu sur la ferme. Il est décédé en 1992 à l'âge de 98 ans. Pour lui, ce fut difficile de faire le deuil de la ferme. De ne plus être capable d'aider, de conduire les tracteurs, il a toujours aimé ça.



Raoul fait les foins avec les garçons

Dans les années 70, une compagnie pharmaceutique se spécialisant dans la création de colorants, comme l'alizarine, l'indigo et le bleu d'indanthrène, et dans la fabrication de caoutchouc synthétique, d'ammoniac et d'engrais, a fait son entrée sur le territoire de Ville de Laval. Cette compagnie s'appelait Badische Anilin & Soda-Fabrik ou BASF. Il s'agissait d'un des plus grands groupes de chimie au monde. Cette compagnie a également été associée au régime allemand lors de la Seconde Guerre mondiale et a été impliquée dans la construction d'un des trois grands camps de concentration à

Auschwitz, Monowitz-Buna. La compagnie a ensuite été démantelée par les alliés lors de la guerre et recréé en 1952.

C'est cette même compagnie qui a cherché à acquérir mes terres au début des années 70. Alors que j'étais en train de bâtir la laiterie, une grosse Cadillac noire est arrivée dans la cour. C'était des gens de BASF. Je leur ai dit de revenir le lendemain, que je n'avais pas le temps de parler avec eux ce jour-là. Le jour suivant, ils m'ont expliqué ce qu'ils voulaient au juste. Ils offraient d'acheter mes terres, d'y déverser des produits chimiques alors que nous continuerions à la cultiver comme à l'habitude, mais gratuitement.

On devenait comme un laboratoire d'expériences pour eux. Il n'était pas question d'accepter! Voici ma réponse mot pour mot : « J'ai 7 enfants, donc ça vaut 7 millions de dollars ». Ils m'ont regardé comme si j'étais fou. Ils ont essayé de négocier, ils ont même voulu envoyer deux de mes fils en Allemagne pour leur permettre de voir tout ce que BASF pouvait faire. La réponse était tout simplement non.

Je ne me suis pas fait que des amis en refusant de vendre. En déclinant l'offre de BASF, les agriculteurs qui avaient des terres collées sur les miennes ne pouvaient pas profiter de l'offre de la compagnie. Il y avait plusieurs agriculteurs qui voyaient ça comme une chance de faire de l'argent. Tout le monde me disait, ils vont t'avoir pareil, c'est trop gros! T'auras pas le choix! Je répondais : « L'avenir nous le dira ». Aujourd'hui, BASF n'existe plus à Laval, mais la Ferme Lavalloise, oui!

Par la suite, il y a eu Stablex de Sainte-Thérèse qui voulait nos terres pour déverser des produits chimiques. Stablex est l'une des entreprises nord-américaines des plus importantes et des plus réputées de l'industrie du traitement des résidus industriels et des sols contaminés. Une fois encore, la réponse a été non!

Au lieu de vendre mes terres à de grandes compagnies, j'ai décidé d'investir dans l'immobilier pour obtenir un revenu supplémentaire. Mon père m'avait donné l'occasion de débiter avec l'achat des deux chalets qu'il m'avait vendus. Lorsqu'il m'a parlé de la maison chez Lincourt, ça m'intéressait. Elle

était quasiment en ruine. Il m'a dit : « donne-moi 35 000 \$ et elle est à toi ». Je trouvais le prix beaucoup trop élevé. J'ai pris le temps d'y réfléchir et j'ai proposé de lui payer un loyer sa vie durant, c'est-à-dire 45 \$ par mois que la locataire, madame Lincourt, payerait. J'allais la rénover et en retour, elle serait à moi à son décès. Mon père est mort à 98 ans. Pendant 22 ans, j'ai payé un loyer tous les mois, soit 11 880 \$. Ma réflexion a porté ses fruits, j'ai épargné 23 000 \$ sur son offre initiale.

Entre-temps, j'avais hérité de mon oncle Réal 25 000 \$. J'ai pris cet argent pour réparer la maison. Madame Lincourt était très inquiète que je lui demande de partir. Je lui ai dit de ne pas s'en faire et que ce n'était pas moi qui la chasserais. Pour compléter mes investissements immobiliers, j'ai acheté le duplex de mon oncle Réal à Terrebonne en 1972, et j'ai bâti le duplex dans la cour de la ferme. Je l'ai construit pour ma tante Bertha qui voulait se rapprocher de son frère Raoul. Elle restait au bas du duplex.

Ma tante Bertha m'a beaucoup aidé, et elle a toujours été là pour moi. En souvenir, je lui fais chanter une messe toutes les années dans le temps de Noël. Quant au logement du haut, il était occupé par Arthur Sarasin. J'ai dû lui demander de partir pour loger Pierre quand il s'est marié. J'aurais bien continué à investir dans l'immobilier, mais Mariette trouvait que j'en avais assez avec la ferme et mes réunions.



Pour ajouter à nos préoccupations quotidiennes, le printemps de 1978 a été rude. La rivière des Mille-Îles avait encore une fois débordé. On avait de l'eau plein le sous-sol. L'état civil a voulu nous évacuer. Le danger était que le barrage de Carillon cède à cause des embâcles de glaces. Si le barrage cédaient, les maisons, les fermes et les terres

disparaîtraient sous l'eau. Quand les gardes sont venus à la maison pour nous faire sortir, Mariette leur a répondu : « Messieurs, personne ne va nous faire sortir d'ici. On va tous mourir ensemble avec les animaux de la ferme ».



La petite maison brune près de chez nous appartenait à Mariette. Mon père avait bâti trois chalets en 1945 sur le boulevard des Mille-Îles. Quand il m'a vendu la ferme, seulement deux chalets faisaient partie de la vente. Il a offert le dernier chalet à Mariette. Il voulait qu'elle ait quelque chose à elle. J'ai ensuite transformé les chalets en maisons. J'ai eu des locataires qui sont restés plus de vingt-cinq ans. Lors des inondations, quand la Garde nationale évacuait les gens, la maison de Mariette était occupée par une femme avec ses deux jeunes enfants. Cette

journee-là, elle m'a téléphoné pour que je l'aide à sortir de la maison avec ses deux enfants. On ne voyait plus le boulevard, ce n'était que de l'eau avec beaucoup de courant et de gros morceaux de glace. Je n'avais même pas de chaloupe! C'était trop dangereux avec le courant qu'un des enfants tombe à l'eau. Je lui ai dit de ne pas bouger, la Garde nationale allait l'aider à sortir.



Quelques minutes plus tard, la mère de la jeune femme m'a téléphoné pour me dire que sa fille ne devait pas s'inquiéter, l'eau ne rentrerait pas dans la maison. La jeune femme est donc restée dans la maison avec ses enfants. Le lendemain matin, avec la Garde nationale, je suis allé voir si la jeune femme et les deux enfants se portaient bien. Nous sommes rentrés dans la maison, j'étais

curieux de voir si la vieille dame avait eu raison pour l'eau. On est descendu au sous-sol et à notre grande surprise, pas une goutte d'eau, rien! L'eau était montée par-dessus les fenêtres du sous-sol, tout le monde avait été inondé, sauf la petite maison brune. Je ne sais pas quels saints la vieille dame avait évoqués, mais il faut croire que les miracles existent...



Au début des années 80, nous avons acheté la terre et la maison d'Aquila Paquette. Sa femme, qui était veuve, avait à cœur l'agriculture et voulait que la terre soit vendue à des agriculteurs. Voilà pourquoi elle me l'a vendue au prix que je lui ai offert, soit 45 000 \$. Par la suite, j'ai vendu la maison à Irenée Vaillancourt qui la voulait pour sa fille au prix de 25 000 \$. Au bout du compte, la terre m'a coûté 20 000 \$ seulement.

Dans les mêmes années, mon oncle Josepha qui était mon voisin m'a offert sa terre de 112 arpents qu'il avait repris aux spéculateurs lui aussi. Il me demandait 105 000 \$, conditionnel à ce qu'il garde la façade de la terre (que j'ai rachetée en 1981 pour bâtir la maison de mon fils Pierre) et j'avais jusqu'à midi pour me décider. À ce moment-là, je prenais part aux activités de l'UPA et des COOPS laitières. Il fallait que je me décide vite si je voulais la terre! Au même moment, mon fils Luc nous a appris qu'il voulait aller au cégep en comptabilité pour nous aider à la ferme. Il voulait rester à la ferme et travailler avec moi. La décision était prise, on achetait la terre de Josepha! On a alors investi dans de nouveaux équipements et nous avons grossi le troupeau. Ce fut le début de la Ferme Lavalloise.

J'étais heureux, car j'avais toujours eu l'intention de travailler avec mes garçons. Par la suite, Alain, qu'on surnommait DiDi quand il était petit parce qu'il disait tout à sa mère, et Benoit se sont joints à nous. Nous possédions désormais 80 vaches et c'est là que nous avons décidé de faire de la grande culture, entre autres du maïs.



Avec ma femme Mariette, dans l'Ouest

Les années se suivaient tout comme l'agrandissement des bâtiments et la construction de silos. Oui, la bonne entente n'était pas toujours facile, mais ça m'a donné la liberté nécessaire pour participer à d'autres projets à l'extérieur de la ferme.



Construction à la ferme – juillet 1961

Tout allait tellement vite. C'était des années de fou! Mon frère Georges, avec qui j'avais des terres, s'est divorcé au début des années 80. Ce n'est jamais facile un divorce, surtout lorsqu'il y a des terres communes et beaucoup d'argent en jeu. Pour moi, il était important que je récupère les terres. Quelques années plus tard, après avoir rencontré sa nouvelle conjointe, mon frère ne voulait plus faire d'agriculture. Ça ne l'intéressait plus. Il avait approché les Mathieu pour vendre sa ferme. Je me suis battu pour les terres et au bout du compte, la Ferme Lavalloise a acheté la ferme et les terres. Au début des années 90, j'ai fait l'échange de la terre chez Thérèse pour la ferme de mon frère avec la Ferme Lavalloise. J'ai ensuite vendu la ferme de mon frère à mon fils Alain.

La vie à l'extérieur de la ferme



À la pêche avec mes 2 fils, Pierre et Serge

La politique et surtout ma famille occupaient déjà beaucoup d'espace dans ma vie de tous les jours, mais j'avais également d'autres intérêts qui m'ont poussé à faire partie de différentes associations. Ça me permettait de rencontrer du monde et de voir comment eux fonctionnaient. Ce que j'aimais par-dessus tout, c'était de faire partie d'associations qui avaient un pouvoir de décision; des associations qui pouvaient faire changer les choses par les décisions qui étaient prises.

J'ai commencé par m'impliquer dans la Coopérative de Saint-Lin, je faisais affaire avec un dénommé Arbec. Il était l'un des directeurs de la coopérative et il passait de porte en porte pour convaincre les cultivateurs de devenir clients. Un jour, il m'a offert de prendre tout mon grain non moulu, de le moudre et d'installer un silo dans lequel il mettrait la moulée. En retour, je devais leur payer une redevance pour le grain. J'ai signé un contrat très avantageux pour moi. Un mois après, le silo était installé et on débutait la livraison de la moulée. Au bout du deuxième mois, le directeur est revenu me voir en me disant que ça n'avait aucun bon sens, le contrat qu'il m'avait fait signer. Les administrateurs n'étaient pas contents du tout et il m'a demandé de devenir administrateur à la COOP, c'était en 1954. On était six administrateurs. À la première réunion, je me suis assis sur une chaise et crac! La chaise s'est brisée et je me suis retrouvé par terre. Toute une entrée pour une première réunion!

On peut dire que je suivais encore une fois les traces de mon père. Il a été l'un des fondateurs de la Caisse populaire Desjardins, à Saint-François. La première Caisse était

dans le sous-sol de la petite école où j'ai fait mes études sur le boulevard des Mille-Îles. Lors de la première assemblée qui s'est tenue, j'étais le seul membre présent. Un membre était suffisant pour le quorum. C'était le 2 avril 1960. Mais comment me suis-je retrouvé administrateur de la Caisse? Aucune idée! J'allais aux réunions, je me tenais informé et un jour, je me suis présenté comme administrateur et j'ai été élu en 1961. Je n'ai jamais été battu par la suite! J'ai été administrateur pendant plusieurs années et président durant trente ans. Durant mon mandat de président, j'ai vécu un vol à main armée à la Caisse. C'était en 1981.



Avec Guy Cormier, président des Caisses Desjardins

Cette journée-là, je suis allé à la Caisse pour préparer l'assemblée du mois. On avait terminé et je me préparais à partir quand Irénée Vaillancourt m'a dit que nous avions oublié quelque chose. Comme je me retourne pour m'asseoir, deux hommes entrent et nous disent de nous allonger par terre à plat ventre de chaque côté du bureau. Ils nous écrasaient la tête avec leurs pieds pour nous empêcher de rejoindre le bouton d'alarme. Ils ont fait sortir Irénée et je suis resté seul dans le bureau avec un des bandits.

Quelques minutes plus tard, un des bandits a crié à celui qui me surveillait de me faire venir dans la voûte. Irénée était déjà là, assis sur une chaise. Moi, il me laissait debout les deux mains en l'air tout près du bouton d'alarme. Un des bandits me répétait « touche pas au bouton ou t'es mort ». Ma peur était qu'ils nous enlèvent pour une rançon.

Pendant ce temps, les gens continuaient d'entrer dans la Caisse. Ils avaient laissé à l'avant, une femme qui était avec eux. Elle « accueillait » les gens et les mettait en ligne. Les bandits voulaient faire ouvrir le coffre, mais il y avait une minuterie sur ce dernier

.....

qui l'empêchait d'ouvrir immédiatement. Le chef de la bande devenait agressif même si, par moments, il était très calme. Le coffre a fini par ouvrir. Le chef nous a demandé de confirmer qu'il n'y avait pas d'argent taché dans le coffre. Certaines banques utilisaient cette pratique en cas de vol à main armée. Elles mettaient une espèce de poudre sur les billets de banque et ça tachait les doigts. Irénée a confirmé qu'il n'y avait aucun billet taché. Normalement, la Caisse ne gardait pas autant d'argent dans le coffre, sauf que cette journée-là, il y avait 112 000 \$. C'est pour cette raison que la police a suspecté que quelqu'un de l'intérieur était impliqué. Les voleurs ont commencé à remplir les sacs, mais ils en ont rapidement manqué. Le chef a demandé à une des caissières de lui en apporter d'autres. L'opération a duré trente-cinq minutes.

Quand tout l'argent a été mis en sac, le chef a demandé à la femme qui tenait les clients dans la Caisse en otage d'amener tout le monde dans la voûte. Il y avait une jeune femme qui pleurait, le chef, qui se faisait appeler Tabac, a dit à un de ses hommes de la faire asseoir dans le bureau d'Irénée pour qu'elle se calme. La femme pleurait parce

qu'elle avait laissé ses enfants dans la voiture. Ils ont fait entrer tous les otages dans la voûte, Irénée et moi étions déjà dans le fond. Ils ont fermé la porte et le chef nous a avertis qu'ils avaient mis de la dynamite sur la porte et que nous allions sauter tout le monde ensemble. Beaucoup pleuraient, je leur ai demandé de se calmer, puisque Irénée et moi étions ici depuis le début et que nous n'avions vu aucune dynamite. On avait tellement peur de bouger! Seulement, au bout de cinq minutes, une caissière a pressé le bouton d'alarme. Ce qu'on ne savait pas, c'est qu'il y avait une caissière au deuxième étage tout le temps du braquage. La peur l'empêchait de déclencher l'alarme.

Les policiers sont arrivés quelques minutes plus tard. Après avoir été libérés de la voûte, ma seule idée était de téléphoner à Mariette pour la rassurer. Je savais qu'on était pour en avoir pour quelques heures à la Caisse avec les ambulanciers, les enquêteurs et la police. L'argent n'a jamais été retrouvé! Ça m'a pris cinq ans pour me remettre du traumatisme. Pendant des mois, je n'arrêtais pas de regarder par-dessus mon épaule. J'avais toujours peur qu'ils reviennent. C'est à partir de cette mésaventure que nous avons

fait installer des vitres blindées à la Caisse. Avant cela nous, les administrateurs, on ne jugeait pas cela nécessaire. On considérait que la nervosité des caissières était exagérée. Maintenant, on comprenait.



Lettre du président Guy Cormier, Caisse Desjardins

Un an plus tard, ils ont fait un vol à main armée dans une Caisse de Montréal-Nord. Cette fois-ci, ils ont tué un policier. Heureusement, ils ont été capturés. Quant à moi j'ai pris ma retraite en 2018, après avoir contribué pendant 57 ans aux affaires de la Caisse populaire Desjardins.

De 1970 jusqu'à il y a quelques années, j'ai fait partie de nombreuses associations, toutes plus ou moins en lien avec l'agriculture. De 1970 à 1993, j'ai été vice-président de la Société d'agriculture de Laval. Cette société a été créée pour aider les agriculteurs quand les années étaient moins bonnes. Elle était subventionnée par le gouvernement provincial et l'administration municipale.

Un jour, c'était en 1977, des gars de l'Union des producteurs agricoles sont venus me chercher chez-moi. Ils voulaient que je me présente contre mon chum Charles Drainville. Je ne voulais pas être contre lui. Alors, quand Charles m'a téléphoné pour me dire qu'il était très surpris que je pose ma candidature contre lui, je lui ai dit de ne pas s'en faire, que jamais je ne serais élu. J'avais tort!

Les gars de la Coopérative du lait de Montréal, mieux connue sous le nom de la *Montreal Milk Production*, voulaient créer une nouvelle association, soit celle de La Fédération des maîtres producteurs. Sur le conseil, il y avait des Anglais. Les réunions se faisaient en anglais seulement. Après ma deuxième réunion, j'ai dit au président de l'UPA que je ne pouvais plus siéger au conseil. La raison étant que je ne comprenais pas assez bien l'anglais pour me permettre de prendre des décisions sur ce qui était mentionné lors des réunions. Le président ne voulait pas que je démissionne. Il m'a dit : « dorénavant les décisions vont se prendre en français ». J'étais certain que les anglophones allaient me haïr pour cette décision, au contraire, ils sont devenus mes meilleurs amis sur le conseil.

On faisait le tour du Québec et on achetait les petites laiteries à des prix qui n'avaient pas de bons sens. Les intérêts étaient de 21%. Ça coûtait 500 \$ pour faire partie de la COOP. Puis, il y a eu une grève et on a tout perdu, on a fait faillite en 1978. J'avais été mandaté pour asseoir à la même table la Fédération des maîtres producteurs et Agropur, pour négocier une entente suite à

notre faillite. Ils ne voulaient jamais être assis à la même table, après tout, ils étaient des concurrents. J'ai réussi à les réunir en 1980. Ils ont décidé de fusionner. On a passé une partie de la nuit à négocier l'entente. Tout devait être pour le meilleur des deux mondes pour Agropur. Ils prenaient tous les membres de la Fédération des maîtres producteurs. On devait se réunir à 10h le lendemain matin. Eux, pendant ce temps, ont regardé nos livres et se sont aperçus qu'on était au bord de la faillite. Ils ne voulaient plus respecter l'entente que nous avions prise ensemble la nuit précédente. Ils savaient qu'ils pouvaient nous ramasser pour rien. Quand la Fédération a fait faillite, Agropur a ramassé toutes les petites laiteries que nous avions achetées à un prix dérisoire!

Pendant dix ans, j'ai également participé à la Corporation de développement économique de Laval (CODEL). Un organisme qui a été créé pour accroître les investissements à Laval avec la Chambre de commerce. Il réunissait les différents secteurs de l'économie de la ville. C'est nous qui avons bâti le Camp spatial (Cosmodôme). Je n'étais pas d'accord avec cette décision. Le permis pour bâtir le Camp coûtait un million de dollars à lui seul.

Nous devons obtenir la permission de la NASA pour le bâtir. C'est la Banque Nationale qui a financé le projet. Le Camp n'était pas rentable à l'époque et il ne l'est toujours pas aujourd'hui!

Par la suite, j'ai fait partie d'un bon nombre d'associations : directeur de la COOP de Saint-Jacques de Montcalm de 1978 à 1985, président du Syndicat des Producteurs de lait des Laurentides, au Conseil administratif de 1983 à 1997, Laval Technopole de 1986 à 1998 et l'Ordre du Mérite coopératif et mutualiste québécois (CQCM), 2^e degré en 2017.

*L'amour fait passer le temps
et le temps fait passer l'amour*



Mariette, une vraie beauté!

Trop de réunions dans diverses associations ont fait que je n'avais plus beaucoup de temps pour la ferme. Ma femme, Mariette, en avait beaucoup sur les épaules pendant que moi j'allais à mes réunions de la Caisse, de la COOP, etc. C'est elle qui s'occupait de faire en sorte que tout fonctionne sur la ferme. Elle travaillait matin et soir pour traire les vaches, nettoyait l'équipement, s'occupait de toute la paperasse, les comptes, les payes, etc., et surtout de la bonne entente familiale. Elle acceptait la situation, car ça lui permettait de faire de beaux voyages, en Europe, dans l'Ouest canadien et d'avoir de belles fins de semaine un peu partout au Québec. Quand Mariette est décédée en 1996, j'ai pris le relais de ses tâches jusqu'à la fin de 2003. Mon fils Luc a continué par la suite.

*Avec les enfants lors de notre
40^{ème} anniversaire de mariage*



Santé!



Un peu plus d'un an après le décès de Mariette, je me sentais déprimé et seul. Nous avons été mariés pendant 44 ans après tout!



Laissez-moi vous dire que du jour au lendemain, quand tu perds ta femme après tant d'années, c'est comme perdre la moitié de toi-même.

Après la messe, pour m'aider à me remettre du deuil de Mariette, j'allais à des rencontres avec le curé et d'autres personnes qui avaient des problèmes.

Il y avait une femme du nom de Germaine que j'avais rencontrée autrefois lors de rencontres du genre *Marriage Encounter* auxquelles on allait Mariette et moi pour les couples qui vivaient des difficultés. Elle vivait le deuil de son mari. Nous avons beaucoup parlé de nos vies et sommes devenus de bons amis. On se racontait nos épreuves, ça nous faisait du bien. Germaine n'a pas eu la vie facile, elle a dû faire le deuil de deux de ses trois enfants. Dans les dernières années de sa vie, elle souffrait énormément. Elle est décédée en 2009.

Aujourd'hui, j'ai mon amie Hélène qui est revenue dans ma vie. Je l'ai connue avant ma femme. Elle était venue à Saint-François pour travailler durant l'été pour son oncle. C'est ma cousine Thérèse David qui nous avait présentés. Quand son père s'est aperçu qu'elle avait un chum, elle n'est plus revenue travailler à Saint-François. Par la suite, elle m'a souvent écrit des lettres, mais comme elle habitait aux Éboulements dans

Charlevoix et que je n'étais pas le plus assidu pour répondre aux lettres, on s'est perdu de vue. Heureusement, elle a eu le courage de venir cogner à ma porte un beau jour. Bien sûr, on ne se voit plus aussi souvent qu'avant, seulement lors des grandes occasions. L'âge et la santé nous restreignent dans nos déplacements. On se parle régulièrement au téléphone, on garde contact, mais on se voit moins souvent.



Hélène, mon amie – juin 2006

Une belle vie

Aujourd'hui, la ferme compte environ 400 arpents. Mes trois fils commencent à se retirer tranquillement des activités de la ferme et de l'agriculture pour laisser la place à la relève, leurs enfants. J'ai la chance d'avoir une famille très unie. Malgré les divergences d'opinions, les chicanes comme dans toutes bonnes familles, mes enfants ont toujours été là pour moi et pour s'aider les uns les autres.



Avec mes 7 enfants

Ce que je souhaite à mes descendants et à ma famille; le bonheur, d'être heureux, de vivre pleinement leur vie et leurs passions. L'amour d'une famille est la plus grande bénédiction de la vie. Pour ce qui est de l'avenir de la ferme et de l'agriculture, c'est comme un vieux couple. On doit l'entretenir, l'écouter, le nourrir, en prendre soin et faire en sorte qu'il perdure année après année. Quand tu as travaillé sur la ferme toute ta vie, jour après jour, ce n'est pas seulement un travail, c'est une passion et c'est dans ce milieu que je suis le plus heureux.



SYLVIE LAFLEUR, AUTEURE



Depuis sa naissance, Yvon Forget a toujours vécu à la campagne, où il a appris, comme les générations le devantant, les rudiments de la vie agricole. Accompagné de sa femme et de leurs enfants, l'exploitation de leur ferme aurait pu suffire avec toutes les tâches qui en découlaient. Non, pas pour Yvon Forget. Il s'est impliqué au niveau politique et à travers de nombreux organismes pour soutenir ses concitoyens et assurer les droits de la communauté agricole.

C'est à sa belle-fille, Sylvie Lafleur, qu'il a demandé de mettre par écrit ses souvenirs pour qu'ils soient partagés avec ses proches. Cette dernière a su décrire merveilleusement bien la chronologie des événements, réussissant à refléter le quotidien d'une vie en milieu rural en plus de nous présenter l'émouvant récit d'un homme engagé.